

## L'ÉPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,  
La veuve du marin et son jeune garçon  
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne  
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne ;  
Et c'est pourquoi, rêveur devant le ciel du soir,  
Cette femme et son fils sont habillés de noir.  
Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,  
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche  
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,  
Nul ne reconnaît cet Océan cruel  
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,  
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,  
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,  
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,  
La veuve du marin est sombre et se rappelle  
L'effroyable tempête où son homme a péri.

— C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,  
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,  
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,  
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.  
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...  
On n'avait jamais vu de pareille marée.  
Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;  
Il disait, en mangeant sa soupe : Il faut qu'on soit  
Maudit pour être en mer par ce vent de noroît !  
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume  
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.  
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns  
Qui regardaient sauter et mousser les embruns.  
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,  
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...  
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,  
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.  
— Un canot ! dit Mathieu... j'étais épouvanté ;  
Les autres lui montraient cette mer démontée,  
Et la lame en fureur qui crachait des galets.

— Un canot ! répétait ton père. Sauvons-les !  
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches !  
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches  
Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,  
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant !*...  
Ah ! les hommes sont fous, mon Tiennot !... Ils partirent.  
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent  
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,  
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.  
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave  
N'a jamais rejeté la plus petite épave,  
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...  
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !  
Ne va plus sur la mer... Eh bien, c'est ton destin.  
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.  
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,  
Quand tu seras curé, je serai ta servante.  
Ne te fais pas marin !... D'ailleurs, tu m'as promis...

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,  
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille  
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,  
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,  
Pousser un aviron ni nouer un grelin.  
Il a promis, il veut obéir à sa mère.  
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,  
Lui dit : — Va-t-en jouer ! et qu'il est libre enfin,  
Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin  
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève.  
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.  
Mais sentir l'âtre vent souffler dans ses cheveux  
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,  
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaie  
Eclater en couvrant d'écume la falaise,  
Remplir tout un panier de crevettes, chercher  
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,  
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,  
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépidé.  
Non, son ardent désir, c'est le bateau mouvant  
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent  
Et le lest de galets humide qui le charge.  
C'est la course au lointain horizon, c'est le large  
Avec sa forte houle et son grand souffle amer.  
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer,  
Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...  
Et voilà de longs mois que dure ce martyre !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !  
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,  
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,  
Viennent de signaler un malheureux navire.  
— Un brick, cette fois-ci—qui touche le récif.  
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif  
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

— Un canot à la mer ! des hommes de courage !  
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier  
Les camarades morts de l'automne dernier.  
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme,  
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,  
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :  
— Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas !  
Et les yeux dilatés et se mordant la bouche,  
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,  
Les braves compagnons qui parent le bateau.  
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau  
S'écroute avec fracas, couvrant tout de sa bave,  
Et devant l'orphelin elle jette une épave,  
Une planche pourrie et rongée où l'enfant  
A déjà distingué ces deux mots : *En avant !*  
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire  
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !  
Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;  
Et s'arc-boutant des bras de sa mère, Tiennot  
Saute auprès d'eux, saisi à la hâte une rame...  
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !  
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...  
Ils ont chaviré... Non, le canot, se redresse...  
Il va toucher, il touche au navire en détresse...  
Il était temps, le brick se penche à faire peur...  
Ils reviennent déjà !... Voilà des gens de cœur !  
Qu'ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...  
— Combien en avez-vous sauvé ? — Tout l'équipage !  
— Hurrah ! — Vite ! jetez une corde... Aidez-nous...

Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux  
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,  
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère  
Qui de ses bras brisées, l'entoure en sanglotant :

— Maman, ne gronde pas... Le père est si content !

FRANÇOIS COPPÉE.

## LES

## RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

XV

(Suite.)

Une lueur méchante passa dans ses yeux. Pirouettant sur ses talons, il alla vers une jardinière, la flaira avec distraction, et détachant un brin de bruyère, il le passa à sa boutonnière. Puis revenant à Richard.

— Je suis affligé, mon cher, très réellement affligé de ce qui vous arrive, murmura-t-il. Je le sais mieux que personne, la marquise d'Hérigny—ma tante !—(il souligna ce mot avec une intention moqueuse), est très belle, très fine, et joue les ingénues à ravir. Elle l'a prouvé en épousant tout vif ce pauvre homme de marquis. Mais par le ciel, mon très cher, à moins d'être fou comme lui ou d'avoir soixante-quinze ans, également comme lui, ces femmes-là, on les adore... mais on ne les épouse pas.

Richard était livide, il réunit ses forces pour une dernière prière.

— Par pitié, Roger, dit-il encore, ne mentez plus ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir quel mal vous me faites !

Tout amour vrai mérite le respect, toute souffrance réelle inspire la pitié. Si Roger d'Assy avait la lâcheté de concevoir le mal, ses conséquences l'effrayaient. Il tuait de bon cœur son adversaire en duel, en plein soleil, mais il n'avait point les audaces du crime et reculait d'instinct au moment d'enfoncer le poignard dans la poitrine d'un homme qui priait et ne se défendait pas. Un instant, il hésita, comme il avait fait deux ans avant, sous l'œil suppliant de sa fiancée. Le mal l'emporta. Sans regarder Richard, il reprit, de son même ton léger et indifférent :

— Vous en ferez, mon cher, tout ce que vous voudrez. Je ne suis ni un prud'homme ni un bourreau ; la marquise est toujours très jolie, très riche, cela fait passer bien des choses, et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue.

Richard avait repris tout son calme. Un apaisement singulier et très doux se faisait en lui. Il avait trop souffert de cette dernière lutte, alors qu'il disputait au gouffre les lambeaux de son bonheur. Vaincu, il ne souffrait plus. Son cerveau, épuisé par ces convulsions de douleur, ne pouvait plus concevoir aucune pensée complète. La paix de la tombe le prenait sans effort, et lui présentait le suicide comme une volupté tentatrice, sans le laisser s'arrêter à la lâcheté de l'acte ni aux rigueurs méritées de l'expiation. Un à un, il rappelait tous ses beaux souvenirs, et les réunissait pour s'en faire une dernière couche, comme le soldat s'enveloppe pour mourir du drapeau rouge de son sang.

— Voulez-vous bien, dit-il avec douceur, me faire voir encore cette preuve dont vous parlez, cette lettre que vous m'avez montrée une fois déjà, s'il vous en souvient ?

— Ah ! mon Dieu, très cher, voyez et prenez, dit le comte d'Assy, un peu dédaigneux. Je vous en ferai même l'abandon complet. Au point où vous me semblez rendu, ce sera service pour service. Nous serons quittes.

Et fouillant du bout du doigt dans un élégant coffret rempli de tendres reliques — boucles blondes ou brunes, rubans ou fleurs fanées, billets parfumés—il en retira la lettre de Simone et la tendit au jeune homme avec son ironique sourire.

Richard prit le papier, froissé et jauni aux plis, et lut posément, comme s'il eût voulu graver chaque mot, en caractères sanglants, au plus intime de son cœur. Puis, l'approchant de la bougie, il la laissa se consumer entièrement, sans paraître sentir la flamme qui léchait ses doigts.

Prenant ensuite un des pistolets qu'il avait admirés tout à l'heure, lentement il chercha la place où le cœur battait pour y poser la gueule froide de l'arme. Il se leva tout d'une pièce, et son visage touchant presque celui de Roger :

— Sois maudit, dit-il, et que le remords t'en venge !

Le coup partit. Une seconde encore il resta debout, l'œil toujours fixé sur Roger d'Assy, pâle d'effroi. Ses jambes oscillèrent, il étendit les mains et tomba lentement, comme l'arbre tranché à sa base se couche et suivant l'impulsion que lui donne le bûcheron.

Tout au plaisir méchant de sa rancune satisfaite, le comte d'Assy n'avait pas compris l'émotion qui tremblait dans la voix de Richard, et il resta écrasé de surprise, de terreur et de remords, regardant d'un œil agrandi cet homme étendu à ses pieds.

Le sang coulait en un petit flot régulier et formait, peu à peu, sur le tapis, une mare où les lueurs du foyer se reflétaient toutes rouges : au dehors, quelques voitures attardées roulaient sourdement dans la boue grasse du boulevard ; plus près, le balancier, s'échappant des mains d'un Amour souriant, allait et venait dans le vide. Tout d'un coup, le blessé soupira faiblement, et Roger, saisi d'une terreur folle, courut à la fenêtre et l'ouvrit sans savoir pourquoi ; puis il revint sur ses pas, plus fou encore et glacé d'horreur, en entendant la voix de Richard, creuse comme un soupir d'agonie, prononcer son nom. L'œil hagard, les lèvres blanches, il vint s'abattre près de lui. Pour

retrouver la force de parler, Clarvey avait posé la main sur sa blessure.

— Roger, dit-il, je meurs : avant que la nuit s'achève tout sera fini pour moi. Donnez au moins la paix à ma dernière heure, et faites au mort la charité que vous avez refusée au vivant. Dites... Dites...

Sincère dans ses regrets, et plus pâle que sa victime, Roger se prit la tête à deux mains et se mit à sangloter.

— Ah ! malheureux ! cria-t-il, pourquoi m'avez-vous cru ? Je suis bien misérable, mais pas assez encore pour trahir la femme qui m'eût aimé. Elle m'a mis sous ses pieds, comme je le méritais, je l'ai calomniée par dépit et vengeance. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous le jure...

Une rapide contraction passa sur les traits du malheureux.

— Et c'est maintenant qu'il faut mourir ! soupira-t-il. Ses yeux devinrent troubles, il balbutia encore quelques mots inintelligibles, et Roger, penché sur lui, vit un masque de pâleur terreuse envahir son visage.

Affolé, il sonna en poussant un cri affreux.

XVI

Ce jour-là, dans la petite ville au bord de la mer où était Simone, le temps était gris, le ciel si bas, qu'il se confondait avec les eaux. Dans les tourbillons rapides et glacés, des flocons de neige commençaient à tourner silencieusement.

La jeune femme venait de recevoir brusquement une sensation horrible, indescriptible, la sensation de celui qui, d'un sommet élevé, serait précipité en se rendant compte de sa chute et du choc mortel qui l'attend... Elle se tenait, sans voix, sans larmes, les yeux obstinément fixés sur ces trois lignes désespérées :

« Richard est ici mourant... nous ne gardons aucun espoir... Ah ! malheureuse enfant, qu'as-tu fait ! »

Pour que Gabrielle, douce et bonne comme elle l'était, écrivit ainsi, il fallait que le péril fût immense... le malheur consommé, peut-être...

Alors une seule pensée s'était emparée de son âme. Le revoir à tout prix, se traîner à ses genoux et mourir.

Pour cela, il fallait partir, sans calculer la distance, les rigueurs de la saison, la fatigue.

Comment elle fit ce mortel trajet, affaïssée dans un wagon dont elle eût voulu hâter la course au prix de sa vie, elle ne l'a jamais su. Elle arriva le matin, personne ne l'attendait dans cette gare obscure et endormie ; la neige était tombée toute la nuit en flocons serrés, les voitures ne circulaient plus ; à la pensée de s'arrêter si près du but, Simone frémait...

— J'irai à pied s'il le faut, dit-elle à sa suivante consternée, mais j'irai.

A prix d'or, elles se procurèrent un cabriolet découvert, un cheval de rebut, un conducteur maussade, et c'est ainsi que s'acheva la dernière station de ce rude chemin de croix.

En traversant la campagne immobilisée sous sa parure glacée, semblable à une morte que des mains amies ont revêtue pour la dernière fois de sa robe blanche d'épousée, Simone regarda la route se dérouler solitaire devant elle. La voiture glissait plutôt qu'elle ne roulait sur l'épais tapis du sol. La neige ne tombait plus ; les nuages, d'un gris très doux, s'écartaient lentement, et le ciel prenait peu à peu ces tons roses propres aux beaux jours d'hiver.

Dans l'atmosphère d'un calme absolu, le froid tombait d'en haut, âpre, excessif, sans les intermittences qui suivent les rafales, et la fumée montait toute droite, enroulant ses légères colonnes bleuâtres au-dessus des cheminées perdues dans la neige.

Quand Simone aperçut les murs connus, le grand portail, la maison couverte de neige cristallisée qui brillait sous un pâle soleil, son cœur cessa de battre pendant quelques secondes, puis il reprit son élan avec une violence telle, qu'elle en demeura suffoquée.

Une épouvante horrible lui serrait la gorge comme un étai de fer. Elle était accourue de loin, folle, éperdue, pour le revoir, le sauver, ou mourir avec lui... maintenant, elle n'osait plus. Entrer dans cette maison de deuil, compter les larmes de ces affligés, être chassée, maudite !... Et s'il était trop tard, grand Dieu ! s'il était mort déjà, perdu sous cette terre froide que la neige recouvrait ! Non ! c'était trop affreux !... Elle restait là, indécise, pétrifiée, se tordant les mains pendant que son cœur se noyait d'angoisse. Pas un bruit ne s'entendait : parfois seulement une petite masse de neige, retenue à la fourche d'une branche noire, tombait et s'écrasait en poussière argentée... Soudain, elle tressaillit et prit sa course à travers les allées, dans la neige qui craquait en cédant sous ses pieds.

De l'autre côté de la pelouse, entre les massifs, elle avait aperçu le toit pointu du pavillon, la chère solitude où ils s'étaient connus et aimés, où leur vie avait coulé si douce depuis la guérison de Georges. Elle allait se cacher là. S'il mourait, elle mourait ; s'il était mort déjà, du moins elle le saurait et le pleurerait en paix, sans être plainte ni repoussée.

Comme elle atteignait son but, elle heurta, au détour d'une allée, une vieille femme qui pleurait, son mouchoir sur les yeux.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... soupira-t-elle.

Puis reconnaissant la bonne de sa amie, elle s'élança sur elle, et balbutia, étranglée par l'intensité de sa frayeur :

— Est-il mort, Véronique ?... par pitié, ne me dites pas qu'il est mort !...

La vieille femme, surprise d'abord, repoussa l'étreinte passionnée de Simone, et secouant tristement la tête :

— Que venez-vous faire ici, madame ? dit-elle d'une voix sévère. Ce n'est pas votre place...

Les bras de la jeune marquise retombèrent...

— Allez-vous dire aussi aussi que je l'ai tué ? cria-t-elle avec égarement.

Effrayée de son accent, Véronique baissa la tête et se tut.

— Et sa mère ?... dit encore Simone.

— Elle est là, près de lui.

Un flot de sang inonda ses joues... il n'était pas mort, il était tout près d'elle, à quelques pas ! Comment n'avait-elle pas deviné qu'il voulait revenir là où ils s'étaient tant aimés !

— Ne pourrais-je voir sa mère ?... répéta-t-elle.

Véronique recula, effarée, presque menaçante, et dit d'une voix creuse :

— La voir ! vous osez demander à la voir !... tenez, madame, vous n'avez pas d'enfants... vous ne savez pas... sans cela, vous ne voudriez pas, aujourd'hui, revoir sa mère !...

— Eh bien, je ne la verrai pas, dit la jeune femme, pâle comme un spectre. Je vais seulement entrer là.

Elle l'écarta de la main, et monta avec effort les marches du perron. Puis, de son pas d'automate, elle parcourut les deux premières pièces désertes... Et dans ce salon morne, devant ces meubles vides où ils s'étaient assis, les yeux fixés